

De trop haut

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 28

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Heureux temps. — Une demoiselle se trouvait avec sa sœur cadette dans une compagnie où quelqu'un raconte une aventure galante. La chose était dite en des termes si couverts qu'une personne sans expérience de la vie n'y pouvait rien comprendre.

Plus le récit était obscur, plus la jeune fille était attentive et marquait naïvement sa curiosité.

L'aînée voulant, au contraire, témoigner qu'elle avait plus de pudeur, s'écria :

— Fi ! Clotilde, comment donc peux-tu entendre sans rougir ce que disent ces messieurs ?

— Eh bien, répond naïvement la cadette, je ne sais pas encore très bien quand il faut rougir.

Bon à tout ! — La lettre suivante a été adressée au commandant de la gendarmerie d'un canton voisin. Nous reproduisons textuellement :

« Monsieur,

» Je vous envoie ces quelques lignes, Monsieur, pour vous demander s'il y aurait moyen, par votre intermédiaire, si je pourrais entrer dans le corps de la gendarmerie dans le canton de... ; ou bien, si vous pouviez trouver une bonne place dans une bonne maison bourgeoise comme valet de chambre ou dans un restaurant comme cuisinier en chef, ou dans une famille comme pour tout faire, dedans et dehors j'ose vous dire que je suis muni de bons certificats, comme dans la jendarmerie je pourrais servir de cuisinier s'il faut veuillez bien vous intéresser pour nous s. v. p. dans une famille je sais tout faire j'ai l'habitude de faire la cuisine les chambres, un peu la couture, la lessive aussi bien qu'une femme du linge, même repasser, gouverner le bétail traire dans une famille. Je me recommande bien, Monsieur, je vous serai reconnaissant, réponse à cette adresse.

» J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre respectueux serviteur distingué ».

(Signature).

Pauvre bon Dieu. — Un petit garçon aide sa mère, occupée à écosser des pois.

— Dis, m'man, c'est qui fait les pois ?

— Mais, chéri, c'est le bon Dieu.

— C'est le bon Dieu ?

— Sans doute.

— ... Y doit avoir bien de l'ouvrage pour mettre tous ces pois dans ces « gousses ».

In extremis. — A l'examen de médecine, un examinateur prend plaisir à embarrasser le candidat en l'interrogeant sur une maladie très grave arrivée à sa dernière période. Il entasse complications sur complications.

— Voyons, que feriez-vous alors ? demande-t-il.

Le candidat, sans hésitation.

— Ma foi, je vous enverrai chercher, tout simplement.

En roulant.

IMPRESSIONS D'UN CYCLISTE FLANEUR

La route unie et délavée par les dernières pluies s'allonge en long ruban grisâtre entre le Rhône et la montagne aux escarpements boisés. Sur ma bicyclette, qui roule avec un bon bruit d'engrenages, je me laisse aller au gré du paysage calme et reposant de cet après-midi de dimanche.

La route traverse une petite forêt de châtaigniers ; des deux côtés, des tas de bois empilés sèchent au soleil. Un pont rustique, jeté sur le petit torrent tapageur dont on voit, là-haut, parmi les rocs, les cascades écumantes. Un pauvre petit village valaisan. Il s'étend le long de la route et grimpe aux premiers contreforts de la montagne. De vieilles maisons, aux murs gris, sans contreforts. Sur la place, la fontaine, à l'air antique avec sa colonne en forme d'obélisque et ses bassins ornés de sculptures grossières.

Les gens se reposent, assis au seuil de leurs maisons ; ils regardent machinalement les promeneurs.

Quelques hommes jouent aux quilles devant l'auberge d'apparence assez triste avec ses fenêtres basses, sans rideaux, et son enseigne bleue où se lit, en lettres blanches, ce seul mot : « PINTE ».

Le village passé, la route monte en pente douce et laisse à sa droite l'église, en vedette sur une colline. Autour, on devine le cimetière, très ombragé par des bosquets et de grands peupliers dont les feuilles brillantes bruissent au moindre souffle.

C'est justement l'heure des vêpres. De petits groupes attardés se hâtent vers la porte d'entrée. Le son lointain des chants m'arrive, entrecoupé de longs silences...

Tout respire le calme et la paix des champs. Le soleil est bien haut à l'horizon et la route se perd au loin entre les prés verts et la forêt embroussaillée.

Je m'arrête au premier village au bord du lac. Changement de tableau. Là est un restaurant à la mode, où, le dimanche, la foule afflue. C'est une joie perpétuelle, un continuel va-et-vient d'ombrelles et de toilettes blanches et roses. Sur des ponts de danse, au son plus ou moins harmonieux de pianos à mécanique, moulant des airs connus, quelques couples tournent. Mais il fait encore trop chaud pour danser. Pour le moment, la plupart des clients sont attablés.

Le bateau, qu'annonce un coup de sifflet rauque et prolongé, déverse un flot de promeneurs. Ce sont des familles entières ; des couples — beaucoup de couples ; — des amoureux qu'on reconnaît à ceci, que monsieur est chargé de tous les bagages ; puis des gymnastes, qui font des effets de mollets et de vêtements de flanelle blanche.

Bientôt toutes les tables rustiques sont occupées. Les sommelières alerées, avec leur tablier blanc et leur petit sac de monnaie, ballottant à leur côté, vont et viennent sans cesse. Le patron, l'air sévère, surveille son monde.

De pauvres enfants, miséreux dont les haillons contrastent avec tout ce luxe, se fauillent entre les tables, offrant, humbles et résignés, des bouquets de fleurs, déjà flétris, hélas, car ils en ont fait provision pendant la semaine. Ce sont des nénuphars cueillis avec peine et non sans danger dans les canaux marécageux ; ou bien des rododendrons arrachés aux sommets.

Ils sont presque partout rebutés, les petits vendeurs. Mais, voici qu'une belle jeune fille, heureuse au bras de celui qu'elle aime, en ce beau dimanche où tout lui sourit, est prise de pitié : elle achète les pauvres fleurs.

De petits citadins, vêtus à la dernière mode, persécutent leurs papas pour qu'ils leur donnent deux sous. « C'est, disent les chérubins, pour mettre dans la poule qui fait des œufs à surprise ! » Et ce sont, à tout instant, des cris de joie des tout-petits qui regardent avec de gros yeux ronds...

Des couples s'éloignent, disparaissent lentement dans les sentiers discrets du bois de châtaigniers au feuillage vif. On distingue de loin les robes claires parmi la verdure, tandis que, au travers des branches touffues, le ciel apparaît d'un bleu intense.

L'amour est un silencieux. Pas un bruit dans le bois de châtaigniers, sinon le bourdonnement des abeilles ou le bruit d'ailes de quelque oiseau qui passe d'un arbre à l'autre ou s'élève bien haut vers les rochers abrupts et menaçants.

Voici des vélocipédistes, échauffés et suants. Des dames, l'air crâne avec leur jupe courte et leur chapeau incliné sur l'oreille, les accompagnent. L'une d'elles porte la culotte ; d'où les protestations alarmées de vieilles dames à l'air pudibond qui les regardent passer.

Un second bateau aborde. Il vient de la côte savoyarde, celui-ci. Des baigneurs d'Evian en descendant. On les reconnaît tout de suite à leurs costumes. Ce sont des blasés ; ils ne s'étonnent de rien. Beaucoup de Français et de Françaises, partant une gaieté bruyante.

Cependant, le soleil baisse et la température avec lui. Les gymnastes envahissent le pont de danse. Les amoureux sortent du bois avec des airs naïfs et candides. Les Français vont regarder danser.

Le soleil, descendant toujours à l'horizon, disparaît derrière la montagne avec des rougeoiements fauves. C'est l'heure du départ. Le bateau, qui chauffe, au port, jette trois coups de sifflet. Les retardataires pressent le pas. Un peu las de plaisir, chacun rentre chez soi. Et moi aussi, je reprends le chemin du logis.

Dans la forêt, déjà tout s'obscurcit. L'ombre de

la montagne s'allonge dans la plaine, où le Rhône moiré coule entre la double rangée de peupliers et des buissons qui croissent parmi les empiétements de la digue. Dans le petit village valaisan, plus personne devant les portes.

Sur la petite avenue qui conduit du modeste presbytère à l'église, monsieur le curé se promène, seul avec son petit chien qui trotte en avant. Il s'arrête et considère les jeunes noyers qui bordent le chemin, et qu'il a jadis plantés ; ils grandissent ; déjà leur ombre est fraîche, même au soleil de midi. Et monsieur le curé continue sa promenade ; il va fermer l'église pour la nuit.

Maintenant, tout est sombre ; les arbres frémissent au vent du soir ; dans le lointain, de l'autre côté du Rhône, une cloche sonne le couvre-feu.

PH. J.

Le réveil. — Dans une école de la Gruyère, M. le curé s'adressant à l'un des élèves :

— Dis-moi, Joseph, que fait-on habituellement à son réveil ?

— On le remonte.

Une gifle sérieuse. — Dans le feu d'une discussion avec son voisin Pierre, Trivougnard se laisse aller à lui flanquer une gifle.

— Est-ce à de bon ou bien pour rire ? demande Pierre en se frottant la joue.

— A de bon.

— Heureusement pour vous, parce que moi je n'aurais pas admis de pareilles plaisanteries.

Dans la sauce. — Un boucher et un fermier venaient de conclure une affaire. Ils dînèrent ensemble au restaurant. Le boucher tira de son portefeuille un billet de cent francs pour payer les moutons qu'il venait d'acheter.

Le billet tombe dans la sauce. Le boucher le repêche délicatement et le secoue légèrement. Le chien du fermier, prenant ce mouvement pour une invite, happe le billet.

— Il me faut mon billet, s'écrie le boucher stupéfait. Je vais tuer et ouvrir votre chien.

— Je vous le défends bien ; mon chien vaut plus de cent francs.

— Alors, je ne vous dois rien. Votre chien a touché pour vous.

— Mon chien n'est pas mon caissier. Et puis, où est le reçu ?

— Ah ! c'est comme ça. Nous plaiderons.

Le juge de paix n'ayant pu concilier les parties, le tribunal va prononcer.

De trop haut. — Un paysan de la Côte, de fort grande taille, vint à Rolle, un jour de marché, avec son épouse très petite, elle, mais vive et crâne comme toutes les petites femmes.

Comme il avait un peu trop « quartetté », sa femme, de mauvaise humeur, resta quelques jours sans lui adresser la parole.

Alors, notre géant, que ce silence agaçaient et voulant montrer qu'il était le maître, libre, par conséquent, de ses actions et de ses excès, se dressa encore sur ses talons, prit sa grosse voix et admonesta sa compagne.

Celle-ci ne s'intimida point ; elle se campa résolument devant son mari, les poings sur les hanches, la tête renversée, et dit :

— Que dis-tu, là d'amont !

Le vrai signe. — Une mère à sa fille :

— Dis-moi, Louise, comment sais-tu que notre jeune pasteur s'est épris de toi ? Te l'a-t-il dit ?

— Oh ! non, maman, si tu voyais comme il me mange des yeux quand je ne le regarde pas !

Au lieu de payer cher

le thé ou le café ordinaire qui irritent le cœur et les nerfs, buvez du café de malt *Kathreiner* qui est salutaire, savoureux et bon marché, cela profitera en même temps à votre santé et à votre bourse.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.